

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 48 [i.e. 49]

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: Grognez, Djan-Isaa
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184917>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

s'y cachaient, et leur criant avec humeur : *Allà vo zein à Mordze, io lè zizelettes se veindont bin.*

(Allez, allez à Morges où les petits oiseaux se vendent cher.)

Agréez, Monsieur, l'assurance de mon affectueuse considération.

B.

Croyances populaires.

Dans les croyances populaires, il n'est pas indifférent de naître tel ou tel jour, et les signes du Zodiaque ont une grande influence sur la vie. Si vous venez au monde sous le signe des Poissons, vous serez entêté et deviendrez riche; si c'est sous le signe des Gémeaux ou de la Balance, vous serez beau de visage et chéri des dames. Mais que Dieu vous garde de faire votre entrée dans cette vallée de misère sur les *Quatre-Temps*; il vous arriverait les choses les plus lamentables.

Si vous êtes arrivé à l'âge de prendre femme, vous ne serez pas fâché de connaître à l'avance la tournure de celle qui sera la compagne de votre vie. Dans ce but, allez, la veille de Noël, tirer une bûche d'un tas de bois; si la bûche est droite, vous aurez une beauté; si elle est courbée, couverte d'excroissances, votre future moitié y ressemblera, au moral comme au physique.

Une jeune fille veut-elle avoir quelques notions sur le caractère de son mari à venir, qu'elle s'en aille, toujours la veille de Noël, frapper à l'étable à porc. Si l'animal grogne, le mari sera grondeur; s'il reste silencieux, alors elle jouira d'un bonheur sans limites.

Quelle que soit la splendeur de la toilette d'une épousée, elle ne doit pas se mirer dans une glace le jour de ses noces, cela porte malheur; pour la même raison, qu'elle ait soin de ne pas regarder derrière elle en se rendant au temple.

Etes-vous un pauvre diable? choisissez pour votre mariage un jour pluvieux, et la fortune vous comblera de ses dons. Gardez-vous bien d'accomplir la même cérémonie un jour de grand vent; rien n'est plus à redouter; car, infailliblement, vous ou un de ceux qui vous accompagnent, mourra dans l'année.

Il y a un temps de planter, et un temps d'arracher ce qui est planté, dit l'Ecclesiaste. Plantez vos oignons lorsqu'il y a pleine lune, et ce légume prendra des proportions colossales. Les haricots semés sous le signe des Gémeaux deviendront doubles; semés sous l'Ecrevisse, les vrilles ne se développeront pas et vos haricots, de grimpants qu'ils étaient, deviendront rampants et stériles.

On doit faire la choucroûte lorsque la lune est tendre, c'est-à-dire à son premier quartier.

Le coucou chante-t-il le 10 avril, on a des récoltes très abondantes, et si vous avez de l'argent en poche la première fois que vous entendrez cet oiseau, vous en aurez toute l'année.

Voulez-vous une recette pour guérir du hoquet ou d'un point de côté? Crachez sous une pierre sans

être vu de personne, et vous serez immédiatement soulagé.

Vos poules sont-elles d'humeur vagabonde, passez-les trois fois autour de la crémaillère, et leur goût pour les voyages disparaîtra.

Vous n'êtes pas sans savoir que celui qui mange des pommes à Noël sera couvert de clous durant toute l'année et que, suivant la position particulière qu'ils occuperont sur sa misérable personne, ils lui rendront fort douloureux l'exercice de l'équitation.

Nous suspendons aujourd'hui la continuation de nos articles sur Paris, afin de donner place à la réclamation suivante de notre ami Grognuz.

Praz-Lanzai, lo 25 dâo mài dè la St-Martin.

Monsu lo Conteù,

Ditè-vâi, tsancro dè crouïe lama que vo z'êtes, vo z'appartins bin dè veni no délavâ su voutron papâi! Qui'est-te qu'on vo z'a fé, mon bio-fràrè Favé et mé po no mettrè dinsè pé la leinga dâo mondo, que portant on vo z'a payi on demi-litre à Pontarli, su France, quand ne sein z'u à Paris. Qu'âi vo fauta, ora, de derè que ne sein dâi riflâ! kâ s'on a étâ à l'esposechon on ne dâi rein à nion, oudè-vo? vu que y'é menâ 5 moulo à Lozena; demandâ pi à Monsu Kamm, qu'ein a z'u on tot bio, que n'a pas pi fé reinmoulâ, honneu à li, et que l'ein a z'u âo mein cinq z'étalès dè plie que lè quatre z'estèrès. Y'ein é onco dou moulo à la chota qu'est dza bo et bon sè et que vé menâ contrè lo bounan.

Mè farâi onco rein d'avâi étâ met su lo Conteù se l'étâi què lè dzeins mè diont chameau et que l'ont batsi mon bio frarè : *déroule*. Ora qu'avîâ vo fauta dè racontâ qu'avé montâ su cliia peste dè chameau, que ma fenna est adé à mè cein reprodzi et se mon tsapè s'est trovâ âovai per amont, que la drobllire saillessâi, n'est pas rein què pace que mè su eim-bonmâ, mâ l'est que mon fou dè bio frarè s'étâi chetâ dessus ein bévesseint la gotta lo matin. Ne faut pas qu'on mè reparlâi dè cein, kâ cein mè met ein radze que fréséré tot; non de non!... Ah! dâi iadzo, se vo tagné... tonaire! Et vo, qu'âi bin étâ dein lo ballon! Te possiblio, quin affèrè!... Atant allâ su lè tsévau dè bou; na pas que po allâ su 'na bête féroce, mè mouzo que faut pas étrè tant fen-net, et se Favé tsantavè : *Qu'on déroule*, c'est qu'on dit que la balla musica adâocè cliiâo bêtès carnas-sièrès.

Vo lo catso pas, vo m'âi fé destrâ dè chagrin et mè su peinsâ : Cliiâo dzeins dè vela ne vaillont pas mè lè z'ons què lè z'autro; vo font bou n'asseim-bliant dâi iadzo que y'a, mâ lâi sè faut pas fiâ; et oquîè que m'a fé pliési l'est dè vairè que lo Grand Conset l'a met l'impoû su cliiâo quinquernès que lào diont lè piano. L'étiiont cinq âo chix fortès pliatenès que n'ein volliavont rein, mâ on brâvo conseiller dè veladzo lè tè z'a apliatiss coumeint 'na pou-nése et cein a passâ. Orâ bio monsus et ballès damès, musiquâ, mâ dévant aboulâ la mounia, qu'on

pouessè baissi lè z'auto z'impoù et bailli dâi pe fortès primès âi concours.

Ora, monsu lo Conteù, resto po la viâ

Djan-Isaa GROGNUZ dè Jérémie.

Organiste et souffleur.

L'organiste d'une ville de notre canton avait eu mainte fois maille à partir avec le souffleur, au sujet de la faconde de ce dernier, qui, après chaque concert, se vantait publiquement des succès obtenus. *Nous* avons fort bien exécuté ce morceau, disait-il; *nous nous* proposons de donner un nouveau concert, etc., etc., et toujours *nous* par-ci et *nous* par-là.

Blessé de cette manière d'agir, et des ridicules prétentions de son souffleur, l'organiste voulut le remettre à sa place par quelques observations assez vives.

Le souffleur fit la moue, mais ne répliqua pas un mot, mûrissant en secret une vengeance à sa façon.

A la soirée suivante, et au milieu d'un morceau religieusement écouté, notre homme abandonne son soufflet et vient se placer, les bras croisés, sur le devant de l'orgue. Tout à coup les sons s'arrêtent, l'artiste déconcerté se retourne et rencontre les regards triomphants du souffleur qui lui dit à haute voix : « Eh bien ! est-ce *vous* ou est-ce *nous* ? »

L'organiste interloqué et ne voulant pas compromettre la réussite de la soirée s'empresse de répondre : « C'est *nous*, c'est *nous*, David. »

Et le concert continua au grand plaisir des auditeurs, qui n'avaient rien compris à la scène qui venait d'avoir lieu.

Mon premier parapluie.

Nous empruntons au *Petit Marseillais* les lignes suivantes, dont le caractère de fraîcheur et de simplicité, plaira sans doute à nos lecteurs.

Il est un objet vulgaire, un objet d'usage quotidien, que je ne puis rencontrer, — et Dieu sait si on le rencontre souvent dans les antichambres, sur la tête des gens quand le temps est mauvais, sous les bras des vieux messieurs quand il fait beau ; — il est, dis-je, un objet que je ne puis rencontrer sans le regarder tendrement, me rappelant que c'est à lui, c'est-à-dire à l'un de ses frères, que je dus ma première joie virile, mon premier acte d'indépendance, et la révélation du bonheur qu'on éprouve à protéger plus faible que soi.

Lorsqu'on me le donna, j'avais neuf ans à peine, et je ne peux vous dire quel orgueil s'empara de mon jeune cœur quand je me vis propriétaire d'un objet dont j'avais déjà senti la bienveillante protection, mais dont je considérais la possession comme exclusivement réservée aux grandes personnes. J'avais certainement été très-fier le jour où des bottines faites comme celles des grands garçons avaient remplacé mes chaussures d'enfant ; je me souvenais même de mon premier pantalon et des regards dédaigneux que j'avais jetés sur ma robe plissée, qui passait au service de mon petit frère ; mais tout cela n'était rien en comparaison de la joie et de l'orgueil que me causait mon premier parapluie !

Comme je le trouvais beau ! il était en soie vert-bouteille, et son manche était terminé par une pomme arrondie, noire, avec des incrustations de nacre ou de quelque chose d'approchant. Léger, facile à ouvrir, formant une voûte de la courbe la plus gracieuse, c'était le phénix des parapluies ; mais eût-il été fané, disloqué et recouvert de coton bleu, que je ne l'en aurais pas moins trouvé superbe : c'était mon premier parapluie. — De combien de parapluies avais-je ainsi reçu les gouttières, tantôt sur mon bras droit, tantôt sur mon bras gauche ! — J'avais mon parapluie à moi ; je marcherais tout seul, fièrement, bien couvert, maître de choisir mes pas ; j'étais libre, j'étais un homme !

Je me promenais depuis quelques minutes dans le vestibule, étudiant à l'abri la meilleure manière de me servir de ma nouvelle propriété, lorsque quelques gouttes d'eau commencèrent à tomber ; le ciel devint noir, et les gouttes d'eau plus pressées, finirent par former une averse. J'entr'ouvris la porte : quelle bonne occasion pour essayer mon parapluie ! Oui, mais... cela me contrariait un peu de le mouiller... et puis si l'on me voyait sortir sans un autre motif, on m'appellerait enfant, et je tenais à avoir l'air d'un homme.

A l'autre bout de la maison, une porte s'ouvrit vis-à-vis la mienne et la mine espiègle de ma sœur Jenny s'y montra. Jenny sortait de la cuisine, et son petit tablier, relevé par les coins, laissait passer quelques feuilles de chou et quelques débris de poireaux chevelus. Je devinai qu'elle allait porter cette provende aux lapins de la mère Mathieu, une pauvre vieille qui demeurait de l'autre côté de la petite ruelle où s'ouvrait une porte de notre jardin. Jenny regarde les allées mouillées, avance son pied avec un mouvement de chatte qui a peur de l'eau, et rentre précipitamment. Elle ressortit presque aussitôt ; chaussée de sabots avec lesquels elle ne marchait guère vite ; impossible de courir pour traverser le jardin ! Elle fit la moue, hésita un peu, et, rassemblant dans sa main gauche les deux coins de son tablier, elle essaya, de la main droite, de relever sa petite jupe par-dessus sa tête. C'était là que je l'attendais.

— Veux-tu que je te conduise ? lui dis-je en me montrant tout à coup. Je te couvrirai avec mon parapluie !

Elle rougit de plaisir.

— Oh ! ton beau parapluie ! Cela va le mouiller, dit-elle.

— Est-ce qu'il n'est pas fait pour cela ? répondis-je fièrement, oubliant que tout à l'heure la même crainte m'avait retenu. Vois comme il est grand ! il peut bien nous couvrir tous les deux.

J'étais déjà près d'elle, et j'étendais le parapluie au-dessus de sa tête, en prenant bien garde à la préserver des gouttières. Je les recevais bien un peu, mais, venant de mon propre parapluie, elles ne m'étaient pas désagréables, et je découvrais un nouveau mérite à mon trésor. Non-seulement il faisait de moi un être indépendant, mais il me mettait à même de faire tout à fait acte d'homme en abritant autrui. Je me sentais six pieds de haut.

Je regardais Jenny et fus pris pour elle de sentiments tout nouveaux. Je ne peux pas dire que nous nous fussions beaucoup aimés jusqu'alors : elle était taquine et j'étais bourru, de sorte que peu de jours se passaient sans querelles. Mais la supériorité que je devais à mon parapluie m'inspira tout à coup une grande bienveillance pour cette petite fille qui se serrait contre moi pour éviter d'être mouillée, et je remarquai que ses mains étaient rouges de froid. Je soupesai son tablier.

— Comme c'est lourd ! Tu en as trop mis, ma pauvre petite ! Tu dois être bien fatiguée.

— C'est que la mère Mathieu a des lapins nouveaux et elle a besoin de les engraisser bien vite pour les vendre et payer son loyer avec l'argent : aussi j'ai pris tout ce que Mariette avait d'apluchures.

— Attends, nous voilà tout près de la cabane aux outils ; nous allons y entrer et nous mettrons tes légumes dans un panier ; ce sera plus commode.

— Oh ! oui, tu as raison. Mais comme tu es gentil de penser à cela !

Elle me souriait, elle ne me taquinait pas ; elle ne se moquait